Introduction

Sante A. VISELLI, Université de Winnipeg

Que sa poésie parfumée à l'ail à l'huile d'olive
à la dérive vers les rimes de l'oubli
rêvant au retour à son ailleurs éthéré...
Sante A. Viselli, « Aux lisières de... », poème inédit

Que notre ami ne m'en veuille pas : c'est comme cela, tout simplement, que débutent ces hommages à Alexandre Laurent Amprimoz, par un brin de poésie inédite et que je n'aurai peut-être jamais plus le cœur d'achever. C'est à Alessandro (c'est ainsi que je l'appelais) que je la dédie, lui qui jadis m'honora en m'appelant « mon frère ». Tant d'années se sont écoulées depuis notre première rencontre en 1983 à l'Université du Manitoba, nos routes se sont ensuite séparées. Je partis pour Saint-Jean de Terre-Neuve, tandis que lui élut domicile à Saint Catharines dans l'Ontario. Mes derniers souvenirs de notre ami vivant remontent au congrès annuel de l'APFUCC à Halifax, en 2003. Comme d'habitude, à mon départ de Halifax, il évita de me dire au revoir, mais il resta dans sa chambre d'hôtel. Ce grand romantique avait horreur des adieux et souffrait énormément du mal du départ. Dans les textes qui suivent, nous souhaitons lui rendre hommage et le remercier à notre manière de son soutien, de son savoir, de son art, de son enseignement et disponibilité, mais surtout de son amitié inconditionnée.

Le 27 mai 2014, presque deux ans après son départ, nous voulûmes organiser, lors de la conférence annuelle de l'APFUCC à l'Université Brock à Saint Catharines une séance intime et amicale pour rendre hommage à Alexandre Laurent Amprimoz, ancien professeur de langue et littérature françaises dans cette même université où eut lieu la rencontre annuelle de ses collègues de l'APFUCC, poète, critique littéraire, époux, père et ami chéri. Trois intervenants parlèrent de l'homme, mais aussi de son œuvre. Puisqu'il ne s'agissait pas seulement de donner une communication dans le sens souhaité par de telles manifestations académiques, mais plutôt d'hommages, chaque intervenant prit la parole pour raconter, de manière personnelle et souvent touchante, une œuvre qui reste encore à découvrir. Nous nous rappelons encore avec bonheur la suite de la séance : l'auditoire était visiblement ému. Nous étions certes conscients de la grande difficulté de devoir dire adieu à un ami, mais, chacun, à tour de rôle, prit la parole pour exprimer la profonde dette que nous devons tous à notre ami. À des moments de tristesse suivirent des

anecdotes plaisantes sur la vie d’Alex – Alex était le maître de l’anecdote. Cela donne chaud au cœur, aujourd’hui, grâce à *Voix plurielles*, d’évoquer ce moment épiphanique de notre existence, la présence de la parole amprimozienne plus forte que la mort. Les intervenants, qui publient leur texte dans ce dossier spécial de *Voix plurielles*, connaissaient particulièrement bien Alexandre et ont souhaité partager leurs impressions personnelles et critiques avec ce groupe d’amis intimes et fidèles présents dans la salle et qui ont voulu, au-delà de tous les masques que notre métier nous impose, témoigner aussi leur respect à Jeannette, épouse d’Alexandre, et à leur fils Jean-François présents dans la salle.

Les auteurs des textes que nous proposons dans la présente publication proviennent d’horizons divers. Catherine Parayre, collègue, collaboratrice et amie d’Alexandre, enseigne la littérature contemporaine, en particulier dans ses rapports avec les arts visuels, à l’Université Brock. Auteure de six ouvrages et de nombreux articles, sa recherche porte sur deux littératures minoritaires contemporaines très différentes (occitane et franco-canadienne), et sur les rapports entre les arts et la littérature. Elle a succédé à Alexandre Amprimoz à la direction de *Voix plurielles* et elle s’engage localement et sur les ondes dans divers projets de création artistique et littéraire. Son hommage à Alexandre portera sur une œuvre poétique du poète, « *10/11 images* ». Dans cette étude, elle souligne l’importance des symbolistes français dans l’œuvre d’Amprimoz, mais elle ne s’arrête pas là et, grâce à une analyse minutieuse du recueil de poésie cité, elle montre toute l’originalité du style amprimozien, toute la recherche de l’effet qu’il savait provoquer sur le lectorat : Alexandre joue souvent la provocation intellectuelle et Catherine l’a trop bien montré. Elle évoque ainsi l’importance de l’art et de la parole poétique amprimozienne dont le rôle logocentrique ne nous laisse aucunement indifférents : cette parole cache et révèle. Cette constante, nous la retrouvons d’ailleurs chez les trois articles de fond publiés.

Antonio G. Viselli – il n’avait qu’un an lorsqu’il rencontra Alex la première fois – est devenu, depuis cet heureux moment, le disciple de son « tonton » Alessandro. Comme celui-ci, Antonio aime le dix-neuvième siècle et surtout la poésie symboliste, et il éprouve une véritable passion pour la littérature en général et pour la française en particulier. Il est l’auteur de plusieurs études portant sur le poète Corbières, Mallarmé, Gide, mais aussi sur des auteurs anglais et italiens. En bon comparatiste, Antonio Viselli ne néglige pas, dans sa recherche, les autres époques littéraires et il publie aussi bien sur des écrivains, tels que Jean-Jacques Rousseau et Cervantès. Il est présentement professeur de langue et littérature françaises à l’Université Wilfrid Laurier, à

Waterloo dans l'Ontario. Son tribut à celui qui l'a tant inspiré, portera sur « Le vers amprimozien : néo-symboliste, néo-*crepuscolare* ou (post-)modern(ist)e ». Son hommage à Amprimoz marquera la présence des symbolistes français dans l'œuvre du poète franco-italo-canadien, mais il soulignera aussi l'importance du modernisme, modernisme qui rapproche Amprimoz d'Ezra Pound et des poètes italiens, les « *crepuscolari* ».

Sante A. Viselli, je clos la trilogie des intervenants. Professeur de littérature française d'Ancien Régime et d'italien à l'Université de Winnipeg dans le Manitoba, mes recherches et publications portent sur l'époque classique, mais je m'intéresse aussi aux auteurs italo-canadiens d'expression française. C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'Alessandro et moi avons beaucoup coopéré. Je rencontrai cet ami fidèle et désintéressé en 1983 à l'Université du Manitoba, à Winnipeg, après mon retour de Montpellier en France : notre amitié ne s'est jamais démentie et dans le texte que je lui dédie, je souhaite partager avec ceux qui l'ont connu et ceux qui ne le connaîtront qu'à travers son œuvre, quelques moments épiphaniques d'une poésie qui cache mais qui révèle aussi ce que le cœur a parfois du mal à avouer, une poésie donc qui m'émeut, me touche, mais qui me dérange en même temps. Le titre proposé, « Le souvenir n'est qu'une maison que l'on porte dans la voix », est tiré de *Bouquet de signes*, recueil qui, à mon humble avis, marque le point culminant de toute sa recherche poétique et philosophique.

Aux trois auteurs d'articles de fond mentionnés, s'ajoutent deux témoignages plus personnels, avant tout celui de Paul Savoie, poète manitobain très connu partout au Canada. Il partagea avec Alexandre son amour pour la littérature et son témoignage bien touchant est un chant à la vie de son confrère disparu, à celui qu'il eut tant de peine à rencontrer. L'écriture fait cependant des miracles, surtout pour ceux qui sont sensibles : « La poésie allait toujours demeurer le point de départ et le point d'arrivée de notre cheminement », écrit Paul dans son hommage. « Et, à cause de cela, notre amitié allait continuer à tout jamais à alimenter nos vies. »

Kenneth Meadwell, Professeur émérite d'Études françaises à l'Université de Winnipeg, est, parmi tous ceux qui participent à ces hommages, celui qui connut Alexandre Amprimoz en tant que professeur de littérature française et canadienne française à l'Université du Manitoba, et en tant que directeur de sa thèse sur Réjean Ducharme. Ce bel hommage à son maître à penser vient du cœur et le souvenir s'y confond avec la tendresse, se voile de tristesse, mais pas d'amertume : c'est plutôt un témoignage de reconnaissance envers celui qui le forma pour devenir ce que Kenneth Meadwell est aujourd'hui.

J'ai souhaité dire un mot sur ceux qui ont bien contribué à ces hommages et j'ai voulu souligner l'importance de l'approche personnelle dans les textes qui suivent. Il est de bon augure d'espérer que ces quelques commentaires serviront d'aiguillon à des recherches à venir. Nous nous arrêtons donc là où d'autres commenceront, aux lisières d'une promesse qui enrichira, sans aucun doute, notre univers et nos attentes. Laissez-moi, enfin, vous remercier tous, participants et participantes, lecteurs et lectrices, d'avoir contribué à mener à bon terme un travail qui n'est qu'une première pierre dans le vaste édifice de la parole, car, comme nous le rappelle le poète, il faudra savoir sortir du labyrinthe de nos peurs, de nos habitudes, de nos obstacles. Laissons-lui donc ce mot à méditer et qui nous servira de boussole vers la lumière :

quelle est cette aube
qui ne peut plus trouver en nous
les coqs prêts au combat
oui quelle palette s'est ainsi trouvée
privée de rouge. (« Bouquet de signes », *Bouquet de signes* 12)

Et encore :

géométrie oratoire

grands prêtres sans figures

je sème ici d'obscurs préludes
hommes de petites logiques

viendra celui
que l'on suivra au fil du sang
hors du labyrinthe. (« Doctrine », 26)

Le poète nous lègue ainsi sa méthode, la clef de son discours :

et je me dis
que j'aimerais refaire le chemin
menant du manuscrit
à l'arbre. (« On ne remonte pas la danse » 34)

Mais comment suivre cette méthode ?

je ne suis plus
celui que j'étais

amis d'hier
que vos masques
sont plus simples
que vos visages

je n'aime pas les faux plis
de ces robes
plus savant que jamais
je vais droit au cœur. (« Pour entrer en bibliothèque », 37)

Ouvrage cité

Amprimoz, Alexandre. *Bouquet de signes*. Sudbury : Prise de Parole, 1986.